

**Normand Chaurette, Jacques Doucet et Marc Robitaille,
Michèle Bernard**

Renald Bérubé

Numéro 146, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66615ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2012). Compte rendu de [Normand Chaurette, Jacques Doucet et Marc Robitaille, Michèle Bernard]. *Lettres québécoises*, (146), 48–49.



NORMAND CHAURETTE

Comment tuer Shakespeare

Montréal, PUM, 2011, 224 p., 24,95 \$.

Entre dramaturges : Normand C. et William S.

L'an 2011 aura été bon pour Normand Chaurette : en octobre, le Prix de la revue *Études françaises* pour *Comment tuer Shakespeare*, remarquable essai aux multiples usages génériques ; en novembre, Prix du Gouverneur général, catégorie « théâtre », pour *Ce qui meurt en dernier*. Il avait déjà reçu ce prix en 1996 et en 2001.

On le savait : Normand Chaurette, dramaturge et romancier, l'auteur de *Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans* (1981) où se trouve évoqué Eugene O'Neill, fondateur de la dramaturgie états-unienne ; l'auteur aussi de *La société de Métis* (1983) où l'on peut lire en première page : « Voici donc un texte qui se pose à la limite de ce que voudrait dire un tableau » ; l'auteur encore du roman *Scènes d'enfants* (1988) — qui rappelle la pièce musicale du même titre, *Kinderszenen* de R. Schumann — dans lequel une pièce de théâtre est enchâssée ; l'auteur encore (*bis*) des *Reines* (1991), qui offre la scène aux femmes du *Richard III* de Shakespeare ; on le savait depuis toujours ou presque, alors, Chaurette a sans cesse pratiqué à la fois l'écriture et une réflexion sur celle-ci (*Provincetown...*), un savant mélange des arts divers (théâtre-peinture, roman-musique-théâtre) et une intertextualité qui sait réaménager son texte d'appui (*Les Reines*).

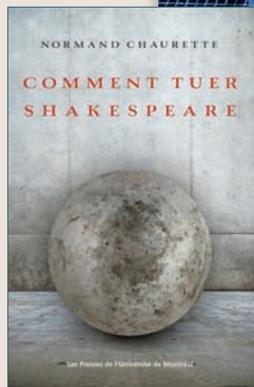
Créer, traduire

Or cela ne doit pas gommer cet autre versant de l'œuvre de Chaurette, ses traductions (Schiller, Ibsen), surtout celles de plusieurs œuvres de Shakespeare ; cette entreprise-là a commencé par la traduction d'*Othello* en 1988 (p. 25). Je souhaite depuis longtemps la publication des traductions shakespeariennes de Chaurette (même s'il n'a pas encore traduit *Hamlet* !), il le sait, nous en avons parlé ; d'autant plus qu'il y a quelques traductions (publiées) du Grand Will par Michel Garneau, comparer serait intéressant.

À défaut de ces traductions de Shakespeare, nous disposons dorénavant de cet ouvrage en tout point admirable, brillant et intelligent, à la fois minutieux et d'une grande largeur de vue : *Comment tuer Shakespeare*. La division de l'ouvrage en ses quatre parties traduit déjà un parcours : « Les amants » (p. 9-74), « Les maîtresses » (p. 75-105), « L'amour » (p. 107-196), « La mère » (p. 197-221). Goethe serait content de ce parcours, lui qui, à l'acte 1 de *Faust II*, évoque les Mères, ces déesses ultimes du « meilleur de l'homme ». « Il y a tant de mères en une seule [...] Le Conte d'hiver, comme une révision d'*Othello*, la



NORMAND CHAURETTE



Essai ? Parce que ce mot est protéen, qu'il sait rapailler ! *Comment tuer Shakespeare*, essai, relève à la fois du journal d'un traducteur homme de théâtre, du journal intime qui nous met en contact avec le plus personnel de la démarche et des réflexions traductrices de Chaurette.

redonne, cette mère, dans son amour des vieilles légendes, où jamais elle ne racontait l'histoire tout à fait comme elle était écrite. » (p. 220)

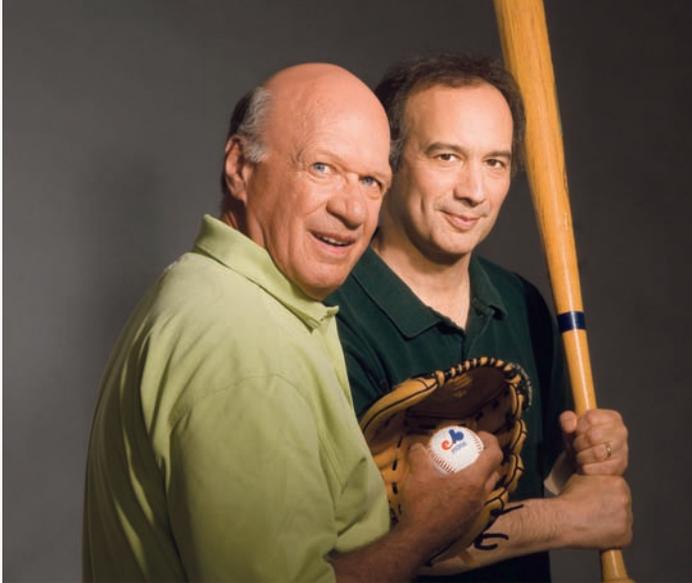
L'essai de Chaurette raconte de même, il présente un Shakespeare qui est intimement le sien, celui d'un dramaturge qui en lit un autre, d'un homme de scène qui en traduit un autre. Dans une relation d'admiration qui sait poser des questions, une relation qui ressemble à celle que Brecht entretenait jadis avec le même Will, mais sans l'idéologique du théoricien Brecht.

Un genre multiplié

Essai ? Parce que ce mot est protéen, qu'il sait rapailler ! *Comment tuer Shakespeare*, essai, relève à la fois du journal d'un traducteur homme de théâtre, du journal intime qui nous met en contact avec le plus personnel de la démarche et des réflexions traductrices de Chaurette. Cet essai est une œuvre amoureuse, le résultat du travail de qui, poète, aime les mots et veut s'en servir au mieux et servir de même ceux de Shakespeare ; œuvre amoureuse, étude savante aussi qui connaît l'époque élisabéthaine et les difficultés que soulèvent les éditions « originales » des pièces du Will. Quand il traduit *Richard III*, Chaurette discute avec le personnage éponyme ; quand il s'agit de *Roméo et Juliette*, il lit des passages souvent omis de la représentation ; et alors, quand il aborde *La Nuit des Rois*, comment oublier le récit recréant Delia Bacon de Tallmadge (Ohio), descendante de sir Francis bien sûr, l'auteur réel de l'œuvre de S., évidemment.

« Ce « essai » : un joyau, des « récits » qui vous rendent Shakespeare tout proche de vos préoccupations, en même temps qu'une lecture menée entre gens de théâtre qui s'y connaissent, le Normand et l'Anglais sachant discuter. Comme le traducteur sait « jaser » avec Alice Ronfard, dédicataire de l'ouvrage et metteure en scène si attentive de « son » *Comme il vous plaira*, alors qu'elle monte *Provincetown*. Chaurette sait jouer simultanément de tous les registres artistiques. Traduisez : un *must*. Un ouvrage qui vous comble... et vous rend même jaloux dans sa perfection !

« Ce « essai » : un joyau, des « récits » qui vous rendent Shakespeare tout proche de vos préoccupations, en même temps qu'une lecture menée entre gens de théâtre qui s'y connaissent, le Normand et l'Anglais sachant discuter. Comme le traducteur sait « jaser » avec Alice Ronfard, dédicataire de l'ouvrage et metteure en scène si attentive de « son » *Comme il vous plaira*, alors qu'elle monte *Provincetown*. Chaurette sait jouer simultanément de tous les registres artistiques. Traduisez : un *must*. Un ouvrage qui vous comble... et vous rend même jaloux dans sa perfection !



JACQUES DOUCET ET MARC ROBITAILLE

★★★★½

JACQUES DOUCET ET MARC ROBITAILLE

Il était une fois les Expos. Tome 1: Les années 1969-1984
Montréal, Hurtubise, 2009, 647 p., 34,95 \$,

Il était une fois les Expos. Tome 2: Les années 1985-2004
Préface de Felipe Alou
Montréal, Hurtubise, 2011, 755 p., 34,95 \$.

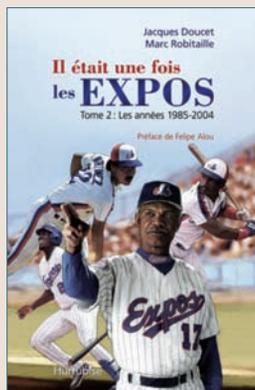
La voix et la plume

Jamais la chronique « Littérature et sport » de *Lettres québécoises* n'aura trouvé sujet de compte rendu plus approprié : une somme de 1402 pages en deux tomes qui raconte les Expos selon la formule du conte, « Il était une fois » ; or ce conte-somme est narré par Jacques Doucet, « la voix des Expos » à la radio, et par Marc Robitaille, l'auteur du récit *Un été sans point ni coup sûr* (2004).

Et dans *Une vue du champ gauche* (Marc Robitaille, directeur, 2003), un bel article de Serge Bouchard célèbre « La voix de Monsieur Doucet ». Et voilà la voix-mémoire des Expos unie ici à l'écriture du fan-écrivain. On n'en demande pas tant, mais ils en rajoutent : le fier et avisé Felipe Alou signe la préface du tome 2.

On ne résume pas une telle somme en deux paragraphes, on ne l'analyse pas en deux autres ; on dit que l'un comme l'autre des tomes peuvent se lire selon votre goût personnel de la lecture, que vous pouvez commencer par les statistiques de la fin, vous promener dans tel chapitre parce que ce moment-là vous intéresse spécifiquement ou suivre les traces d'un joueur particulier à partir de l'index.

Je retiens la phrase de Christian Tétreault citée en quatrième de couverture du tome 2 : « Ce livre a un défaut, et c'est un défaut majeur : il se termine. » À lire pour les faits et pour l'écriture et parce que tant de plaisir a précédé la désillusion ; comme les juges aux Jeux de 1967 pour Nadia Cománeci, je devrais avoir l'audace de donner le 5 parfait à cet ouvrage, après l'avoir donné une fois déjà dans cette chronique !



★★★★

MICHÈLE BERNARD

Joseph-Charles Taché

Visionnaire, penseur et homme d'action au cœur du XIX^e siècle

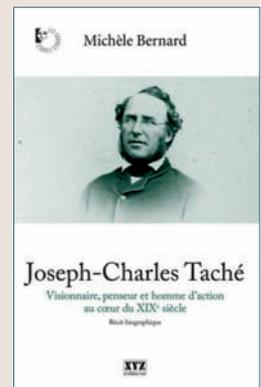
Montréal, XYZ, coll. « Les grandes figures », 2011, 167 p., 20 \$.

Entre soi et soi : conforme et récalcitrant

Joseph-Charles (1820-1894) fait partie de l'illustre famille des Taché, seigneurs de Kamouraska.

Né à Kamouraska, fils de Charles et d'une dame Boucher de la Broquerie (famille des Boucher de Boucherville), Joseph-Charles, orphelin de père à six ans, deviendra partisan passionné de Papineau et défenseur des 92 résolutions. L'aventure patriote va tourner ainsi qu'on sait ; tout juste après, en 1839, Joseph-Charles sera boulevé par l'assassinat de son lointain cousin, Achille. Pour un jeune homme de moins de vingt ans, une « jolie » somme d'expériences.

Admis aux études classiques au Séminaire de Québec dès 1832, il a comme professeur en 1833 l'abbé Jean Holmes, le frère de l'assassin à venir du cousin Achille ! Il abandonne ces études en 1840 malgré l'oncle Jean-Baptiste, son tuteur. Entreprend en 1841 des études de médecine, diplôme obtenu en 1844. S'installe à Rimouski en 1845, devient député du comté en 1848, le restera jusqu'en 1857. Devient cette année-là directeur du *Courier du Canada*, journal conservateur. Membre fondateur des *Soirées canadiennes* en 1861, il fait paraître ses *Forestiers et voyageurs* en 1863. Sous-ministre de l'Agriculture et des Statistiques en 1864, il sera le maître d'œuvre du premier recensement canadien, un modèle, en 1871. Il avait, en 1867, représenté le Canada à l'Expo universelle de Paris ; l'année suivante, son fils aîné s'enrôle dans le contingent des Zouaves canadiens.



Accepter, regimber

Il semble loin, alors, l'admirateur de Papineau. Taché est conservateur et ultramontain, il admire son successeur au *Courier du Canada*, Thomas Chapais, c'est dire. Et pourtant, à lire la biographie, on a l'impression qu'il a toujours le goût de ruer dans les brancards. Il le fera, de manière étonnante : il tente en 1884 une poursuite contre l'abbé Casgrain, l'Institution littéraire du Québec alors, pour s'être approprié, indûment, les droits d'auteur de plusieurs écrivains québécois dont une anthologie était décernée comme « prix d'école ». Il aurait dû gagner, il perdit, en 1886 : il avait accepté que le jugement vienne de Rome. Il sort de ce procès « profondément amer et vieilli » (p. 127), son Église n'était pas ce qu'il croyait.

Il faudrait parler des écritures diverses de Taché, dire l'importance de son œuvre littéraire. Car Taché est l'un des pionniers des lettres d'ici. « Récit biographique », selon le générique de l'ouvrage, dont l'auteur a sans doute eu accès à des archives privées ; on peut lire, en dédicace, « En doux souvenir de Marie-Louise Taché-Mercier », petite-fille de Joseph-Charles, sa préférée. Ce « récit biographique » constitue un modèle, un fleuron pour cette collection à visée « pour tous », qui trouve ici une manifestation fort intelligente.